

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hélène Rioux et la traversée des miroirs

Francine Bordeleau

Number 79, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38631ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1995). Hélène Rioux et la traversée des miroirs. *Lettres québécoises*, (79), 7–9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hélène Rioux et la traversée des miroirs

Elle écrit « depuis toujours », comme le dit l'expression consacrée, mais c'est *L'homme de Hong Kong*, un recueil de nouvelles publié en 1986, qui lui a assuré une certaine renommée. Depuis, Hélène Rioux a publié trois autres livres, s'est inventé une *alter ego* dont le « cycle » se termine avec un roman qui paraîtra plus tard cet automne, et ne craint pas d'explorer la face violente des fantasmes féminins.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

SON « PREMIER VRAI LIVRE », PUBLIÉ EN 1972 (aux Éditions d'Orphée), s'intitule *Finitudes*. Curieuse façon de nommer un début, un point de départ. Elle avait vingt-trois ans et dédiait ce recueil de poèmes à Orson Welles, à Jim Morrison et à Jean Cocteau. Seule la jeunesse, et peut-être seule la jeunesse de ce temps-là, peut se permettre de telles candeurs.

Les trente-trois textes de *Finitudes* étaient « une tentative d'autoportrait », trente-trois « moments » à partir desquels Hélène Rioux essayait de décrire ce qu'elle était. Déjà, elle jouait avec l'idée du « personnage multiple », morcelé, comme l'incarnera plus tard Éléonore, cette autre inventée et récurrente ; Éléonore, ou le double non autobiographique de l'écrivaine. Le faux double.

Pour l'autobiographie, Hélène Rioux estime avoir déjà donné. Et espère s'en être débarrassée. Non seulement grâce à *Finitudes*, mais avec les trois livres qui ont suivi juste après. Il y eut donc, entre 1973 et 1979, ce qu'elle-même appelle une « trilogie autobiographique » : les récits *Yes, Monsieur* (La Presse, 1973), *Un sens à ma vie* (La Presse, 1975) et *J'Elle* (Stanké, 1979). Puisque « c'est seulement à force d'écrire qu'on finit par échapper à l'autobiographie », Hélène Rioux n'a

pas craint, au début, de parler abondamment de ce moi pour mieux lui régler son compte, pour qu'ensuite, justement, on n'en reparle plus. Adolescente timide et renfermée, elle a commencé à écrire pour s'exprimer ; mais ça ne constitue qu'une étape dans le parcours du combattant. Il y a un moment où l'on attend de l'écrivain qu'il atteigne le stade adulte de l'écriture (certains n'y parviennent jamais, mais c'est une autre histoire), qu'il investisse enfin la fiction, l'imaginaire.

Naître à la fiction

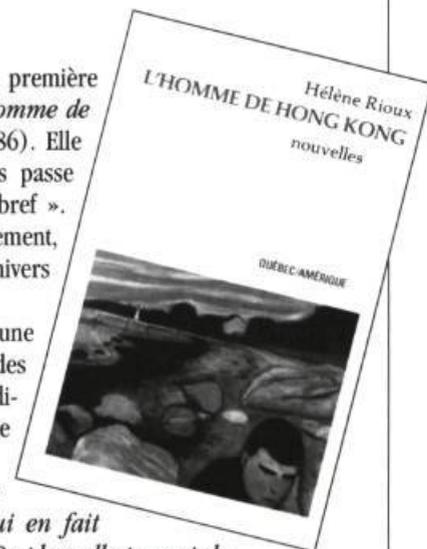
Hélène Rioux considère que sa première véritable œuvre de fiction, c'est *L'homme de Hong Kong* (Québec/Amérique, 1986). Elle qui avait jusque-là écrit des récits passe soudainement à la nouvelle, au « bref ». Parce que, évalue-t-elle rétrospectivement, « la création de plusieurs petits univers me venait plus facilement ».

« Facile », la nouvelle ? Voilà une chose que la très grande majorité des nouvelliers et des nouvellière ne disent guère, et n'aiment pas davantage entendre.

La nouvelle est un genre synthétique ; c'est ce qui en fait pour moi tout l'intérêt. De plus, elle permet de prendre les personnages en situation de crise — de les prendre uniquement à ce moment-là —, sans l'obligation d'élaborer sur ce qui les a amenés là. Disons que c'est une pratique d'écriture qui me vient plus naturellement que le roman.

Hélène Rioux va même jusqu'à établir une parenté entre la nouvelle et le poème (qui pour elle n'est pas seulement, n'est pas d'abord le lieu privilégié de l'expression du « je », comme on l'entend souvent). « Poème et nouvelle sont proches parents parce qu'ils décrivent tous deux une situation, un état d'âme spécifiques. »

Même si elle a publié trois romans, dont *Chambre avec baignoire* (Québec/Amérique, 1992) qui a remporté le Grand Prix littéraire du



Journal de Montréal et le Prix littéraire de la Société des écrivains canadiens, section de Montréal, c'est donc avec la nouvelle qu'Hélène Rioux estime être née à la fiction.

Le « cycle » Éléonore

L'homme de Hong Kong marque également les débuts de ce que l'on peut appeler « le cycle Éléonore ». « C'est avec la nouvelle, mais plus encore : avec ce personnage, que je suis vraiment sortie de l'autobiographie », dit l'écrivaine.



Le personnage apparaît dans la nouvelle intitulée « Fantômes d'Éléonore » de *L'homme de Hong Kong* ; on la rencontre encore à la toute fin, dans le texte qui donne son titre au recueil. Une femme passe, discrètement, qui réapparaîtra dans *Les miroirs d'Éléonore* (Lacombe, 1990).

S'il fallait trouver à Hélène Rioux un livre marquant, s'il fallait déterminer dans son œuvre un moment charnière, ce serait sans doute celui-là. Ici s'éla-

bore, « vu sous des éclairages multiples », cette *alter ego* mise en correspondance avec

différents mythes : Narcisse (associé à la contemplation dans le miroir), Perséphone (qui symbolise le passage aux enfers), Éros, Sisyphé, Pénélope et Thanatos. Roman à la « forme hybride », comme le qualifie son auteure, *Les miroirs d'Éléonore* s'applique à fragmenter l'identité du personnage romanesque, à faire de la fiction le lieu d'un jeu de reflets — en somme, de miroirs — et de distorsions où le réel apparaît discontinu, disloqué. Le propos du roman n'est pas tant de définir avec cohérence un personnage que de le montrer dans le vertige de ses masques, de ses rôles et de ses dédoublements infinis.

Cette femme qui passe — et « qui n'est pas moi », insiste Hélène Rioux —, on la retrouve dans *Chambre avec baignoire*, une histoire plus linéaire cette fois. Éléonore est ici confrontée à la mort de son enfant ; est-ce cette anecdote dramatique que reprend, en la traitant sous une autre forme et avec un autre point de vue, la nouvelle « Éléonore... ou Celle qui revient de voyage » du recueil *Pense à mon rendez-vous* (Québec/Amérique, 1994) ? Hélène Rioux, estimant à juste titre que l'ambiguïté a bien plus d'intérêt, se contente d'un « peut-être ». Pas question de tout dire, de donner toutes les clefs ; le texte doit conserver sa part de mystère, sa zone d'ombre susceptibles de le rendre polysémique.

Il y a quelque chose de fascinant dans cette œuvre constituée de livres qui se répondent sans forcément se ressembler, qui paraissent reliés par un fil subtil, mais incassable. Il y a, oui, quelque chose de foncièrement fascinant dans cette œuvre exploratoire, dans cette façon de proposer, de mettre en scène, d'un livre à l'autre, les multiples possibilités, les destins parallèles d'un même personnage.



Éléonore reviendra plus tard cet automne dans un roman abondant, entre autres figures, celle du tueur en série. « Roman de la fin d'un cycle », précise son auteure, ce récit clôt, à plusieurs égards, ce qui a été amorcé par *L'homme de Hong Kong*. Sans vendre la mèche, disons seulement qu'Éléonore traduit — c'est la première fois qu'Hélène Rioux, elle-même traductrice¹, donne cette profession à son personnage fétiche — l'autobiographie d'un tueur en série, d'un tueur d'enfants. Est-ce lui, le meurtrier qui traverse les pages de *L'homme de Hong Kong* ? Est-ce encore lui qui a tué l'enfant d'Éléonore dans *Chambre avec baignoire* ? On laissera au lecteur le soin de conclure. « En tout cas, Éléonore et le tueur se rencontrent par l'écriture », dit la romancière : ce qui, ne serait-ce qu'à cause de réminiscences obsédantes, peut produire un résultat assez troublant. Si le récit tient ses promesses, il faut s'attendre à une fiction à tiroirs, à un roman polymorphe dont le fondement serait

une réflexion sur le dédoublement — on remarque l'allusion, encore et toujours, au miroir, au reflet et à leurs pièges —, sur la mort, le « je » — car ne l'oublions pas : le texte à traduire est une autobiographie, donc un récit écrit à la première personne —, les enjeux de l'écriture.

La mort aux trousses

Lorsqu'elle explique pourquoi elle a choisi de parler d'un tueur en série, Hélène Rioux se défend d'avoir voulu exploiter un sujet à la mode. Dans le polar, c'est vrai, il n'y aura bientôt plus que lui ; mais le polar n'a pas encore, à ce jour, exploré très avant les motifs de ce personnage qui inquiète et fascine jusqu'à l'hypnose. Dont la totale immoralité attire probablement davantage qu'elle ne répugne. En livrant les bribes de l'autobiographie fictive d'un personnage qui incarne le génie du mal, la romancière parviendra peut-être à combler cette lacune.

Mais pour Hélène Rioux, le tueur en série « représente surtout l'absolu de la mort », un sujet omniprésent dans son œuvre, et auquel *Pense à mon rendez-vous* est d'ailleurs exclusivement consacré.

Dix nouvelles composent ce recueil. Dix nouvelles, et autant de femmes, de l'adolescence jusqu'au troisième âge, que la mort s'apprête à frapper. Voici, par exemple, Anne. En ce 13 juillet, au numéro 13 de l'avenue des Chrysanthèmes, dans une quelconque maison d'une tout aussi quelconque cité-dortoir, elle célèbre son treizième anniversaire, s'ennuie et voudrait tant qu'il se passe quelque chose : une vraie fête, l'arrivée du Prince Charmant, n'importe quoi susceptible de la sortir de cette banlieue. Qu'à cela ne tienne : il se pourrait bien que la mort, qui sait se faire séduisante, réponde.

On le voit dans *Pense à mon rendez-vous* : la mort, chez Hélène Rioux, n'est pas nécessairement tragique. Elle est surtout déconcertante, et appréhendée avec un mélange d'ironie, de cruauté et de tendresse ; avec, aussi, un certain détachement et un machiavélisme jouissif, comme en témoignent cette nouvelle qui évoque l'ultime vengeance d'un soupirant éconduit, cette autre qui traite de la déchéance physique... Déjà, dans *L'homme de Hong Kong*, « la mort était là, symbolisée par le tueur », dit l'écrivaine. Mais *Pense à mon rendez-vous* l'aborde de front, la met en scène sans la médiation du symbole.



Affaires de femmes



En dix nouvelles, donc, *Pense à mon rendez-vous* élabore autant de manifestations possibles de la mort. Pour mieux la dédramatiser. Mais pourquoi faire mourir seulement des femmes : n'est-ce pas quelque peu paradoxal quand on est « fille du féminisme » ? « Pour donner une unité au recueil », répondra-t-elle. Mais elle reconnaîtra aussi n'avoir « pas vraiment réussi, jusqu'à maintenant, à créer de beaux personnages masculins ». S'il y a bien sûr des hommes dans ce livre qui paraîtra à l'automne, Hélène Rioux ne jurerait cependant pas qu'ils possèdent l'envergure du personnage d'Éléonore.

Et cette *alter ego* sera en quelque sorte remplacée, dans les romans futurs auxquels l'écrivaine pense déjà, par un personnage féminin tout aussi fort.

Hélène Rioux admet qu'il est plus difficile de se mettre dans la peau

et l'imaginaire d'un homme, de créer des héros masculins réalistes et riches. Quant à parler d'écriture de femme... L'expression, on le sait, n'a pas forcément bonne presse depuis quelque temps. Même si nombre d'écrivaines continuent d'explorer des univers et des problématiques essentiellement féminins, ou du moins à développer une perspective féminine, et doivent elles aussi reconnaître qu'elles ont certaines difficultés à investir l'imaginaire masculin.



Alors écriture de femme ? « Sensibilité de femme en tout cas, oui. Et une vision du monde qui est celle d'une femme », répond Hélène Rioux.

Et s'il y a une chose qui ne semble pas lui déplaire, c'est bien d'explorer, par l'écriture, les fantasmes féminins. Là-dessus, croit-elle, on est loin d'avoir tout dit. « Le désir de violence, par exemple, est aussi une affaire de femmes, un sujet que celles-ci ne doivent pas avoir peur d'aborder. »

Tout compte fait, Hélène Rioux n'aime pas les bons sentiments, les petites histoires feutrées, les thèmes convenus. Comme son *alter ego* Éléonore, elle s'emploie à franchir l'envers des miroirs, cette zone qui attend d'être révélée par les écrivains.

BIBLIOGRAPHIE

- Suite pour un visage*, poème, Montréal, Éditions du Carré Saint-Louis, 1970.
- Finitudes*, poèmes, Montréal, Éditions d'Orphée, 1972.
- Yes, monsieur*, récit, Montréal, La Presse, 1973.
- Un sens à ma vie*, récit, Montréal, La Presse, 1975.
- J'elle*, récit, Montréal, Stanké, 1979.
- Une histoire gitane*, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1982.
- L'homme de Hong Kong*, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique, 1986.
- Les miroirs d'Éléonore*, roman, Montréal, Lacombe (finaliste au prix du Gouverneur général et au Grand Prix littéraire du *Journal de Montréal*), 1989.
- Chambre avec baignoire*, roman, Montréal, Québec/Amérique (Grand Prix littéraire du *Journal de Montréal* et Prix de l'Association des écrivains canadiens), 1992.
- Pense à mon rendez-vous*, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique (finaliste au prix du Gouverneur général), 1994.

1. Hélène Rioux a traduit notamment *La chanson d'Arbonne*, la grande saga historique (sur le thème de l'amour courtois) de Guy Gavriel Kay, publiée conjointement par XYZ et Flammarion au printemps dernier.